

VICTOIRE FRANÇAISE : PLUS DE 10.000 PRISONNIERS

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.345. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi
17
AVRIL
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 86, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tel. : Cent. 80.88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

OFFENSIVE FRANÇAISE DE SOISSONS A REIMS



LE THÉÂTRE DE NOTRE OFFENSIVE ET DEUX CHEFS D'ARMÉE

L'action engagée entre Soissons et Reims a donné dès le début des résultats plus que satisfaisants. Voici : 1° à l'un des points de départ de l'offensive, le fameux autobus de RARRY-AU-BAC resté entre les lignes depuis septembre 1914 ; 2° une redoute allemande à

l'entrée de

3° une barricade allemande dans

4° officiers allemands dans l'église de Berméricourt,

5° et 6° les généraux Mangin et Mazel, qui

VICTOIRE FRANÇAISE

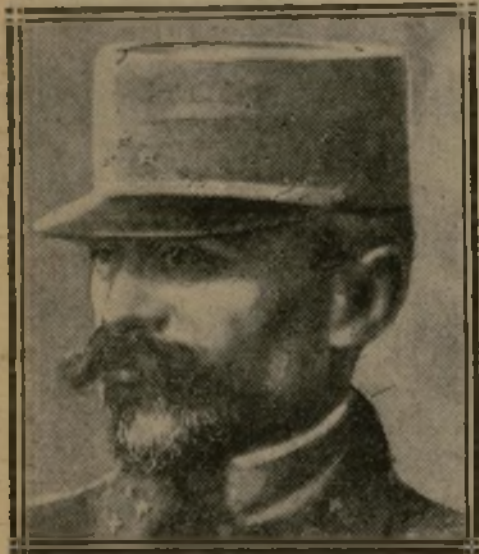
Superbe début d'offensive sur un front de 40 kilomètres entre Vailly et Reims

Plus de 10.000 prisonniers sont déjà dénombrés

LES PREMIERES LIGNES ENNEMIES SONT EMPORTEES; LES SECONDES, LARGEMENT ENTAMEES

Une nouvelle offensive vient d'être prononcée sur le front occidental. Cette fois ce sont nos armées qui la mènent. Dès le début elles ont obtenu un magnifique succès, que la difficulté du terrain et la résistance désespérée de l'ennemi rendent plus glorieux encore.

L'attaque, qu'un bombardement soutenu préparait depuis quelques jours, a porté sur le front de 35 kilomètres compris entre Reims et les hauteurs à l'est



Jean VILLARS.

progrès ont été accomplis au nord-ouest de Lens, que nos alliés enveloppent ou plutôt envahissent progressivement, car la ville de Lens n'est séparée par aucune limite définie des faubourgs qui la prolongent jusqu'à Liévin et à la cité Saint-Pierre, et c'est déjà dans les rues de Lens que la bataille est engagée.

Il est aisé de voir que notre offensive, bien qu'elle se prononce à une assez grande distance de celle de nos alliés, se combine avec elle pour exercer une double poussée sur les deux côtés du saillant compris entre Arras et Soissons. Ce saillant, qui allait d'abord jusqu'à Roye et Lassigny, a été considérablement réduit par la retraite allemande du mois dernier; mais cette retraite, si elle se précipite, peut avoir pour l'ennemi les conséquences les plus graves, et jusqu'ici le succès a répondu entièrement à notre espoir: notre plan s'exécute avec une rigueur implacable.



LE COMMUNIQUÉ FRANÇAIS DE 23 HEURES

23 HEURES. — Entre Saint-Quentin et l'Oise, continuation de la lutte d'artillerie au cours de la journée.

Au sud de l'Oise, nous avons réalisé de nouveaux progrès sur le plateau à l'est de la ligne Barisis-Quincy-Basse.

ENTRE SOISSONS ET REIMS, APRES UNE PREPARATION D'ARTILLERIE QUI A DURE PLUSIEURS JOURS, NOUS AVONS ATTAQUE, CE MATIN, LES LIGNES ALLEMANDES SUR UNE ETENDUE DE 40 KILOMETRES ENVIRON. LA BATAILLE A ETE ACHARNEE SUR TOUT LE FRONT, OU L'ENNEMI AVAIT GROUPE DES FORCES TRES IMPORTANTES ET UNE NOMBREUSE ARTILLERIE.

PARTOUT LA VAILLANCE DE NOS TROUPES A EU RAISON DE L'ENERGIQUE DEFENSE DE L'ADVERSAIRE. ENTRE SOISSONS ET CRAONNE, TOUTE LA PREMIERE POSITION ALLEMANDE EST TOMBEE EN NOTRE POUVOIR. A L'EST DE CRAONNE, NOS TROUPES ONT ENLEVE LA DEUXIEME POSITION ENNEMIE AU SUD DE JUVINCOURT. PLUS AU SUD, NOUS AVONS PORTE NOTRE LIGNE JUSQU'AUX LISIERES OUEST DE BERMERICOURT ET JUSQU'AU CANAL DE L'AISNE, DE LOIVRE A COURCY. DE VIOLENTES CONTRE-ATTQUES, DECLANCHEES A PLUSIEURS REPRISES AU NORD DE LA VILLE-AU-BOIS, ONT ETE BRISEES PAR NOS FEUX AVEC DES PERTES CONSIDERABLES POUR L'ENNEMI.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS FAITS PAR NOUS ET JUSQU'A PRESENT DENOMBRE DEPASSE 10.000. NOUS AVONS EGALEMENT CAPTURE UN MATERIEL IMPORTANT NON ENCORE RECENSE.

En Champagne, la lutte d'artillerie s'est poursuivie activement au cours de la journée en divers secteurs.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

SUR LE FRONT BRITANNIQUE

On se bat dans les rues de Lens

LONDRES, 16 avril. — L'envoyé spécial du Daily Mail aux armées britanniques télégraphie:

A midi, vendredi, une grande colonne de fumée s'élevait du centre de Lens. Peu après, l'ennemi commençait à bombarder les tranchées de son propre front.

Les Allemands refusaient de se laisser prendre dans Lens, ils fuyaient à toute vitesse et, comme toujours, ils soulevaient le terrain qu'ils abandonnaient.

De bonne heure, samedi, je tentai de pénétrer dans la ville, derrière nos troupes. A mi-chemin, j'assistai à une attaque de nos troupes contre un faubourg sud de la ville.

On ne pouvait pas encore pénétrer dans Lens.

L'ennemi avait inondé autour de la ville une ceinture de redoutes fortement défendues par des mitrailleuses. Il fallait l'en déloger et ce n'était pas une tâche aisée.

A 9 heures, samedi matin, une succession d'explosions, les plus formidables que nous ayons encore entendues, ébranlèrent la terre et l'air. Ici, là, partout, tout rougeoyait.

De nouvelles pièces d'artillerie viennent d'être mises en batterie. Nos obus survolent nos têtes et j'entends le crescendo de l'artillerie ennemie.

Des projectiles éclatent si près de moi que je me réfugie dans un entonnoir, d'où je vois par une fissure le spectacle qui se déroule.

Aux portes de Lens, quelques signes de vie. Un bataillon des nôtres s'aventure au delà des anciennes lignes allemandes et semble se masser pour une attaque dans un petit bois qui domine une hauteur. Il disparaît dans une rue, entre deux rangs de maisons abandonnées, face à un terrible inconnu.

Plus au nord, des troupes anglaises ont été arrêtées par des mitrailleuses cachées. Nos hommes étaient bien conduits; j'ai pu les suivre pendant plusieurs heures. Ils ont évité le barrage et pris par les rues du faubourg sans subir des pertes appréciables.

D'autres dépêches de correspondants britanniques donnent encore les détails suivants sur les combats livrés dans les rues des faubourgs de Lens:

Les combats, menés par des troupes de Grande-Bretagne et du Canada, se font pied à pied. Il faut enlever les crassiers (collines de résidus de charbon qui atteignent parfois une hauteur de 100 mètres), les caves pleines de mitrailleuses, les re-

lais creusés de meurtrières, les maisons et les rues une à une.

Chaque corps demande une petite bataille ou s'agit de la supériorité du moral britannique. On se bat même à coups de grenades, dans les puits, à 50 mètres sous terre.

Un rideau de fer et de feu tendu entre Lens et Liévin a livré à eux-mêmes les Allemands qui occupaient Liévin.

Les aviateurs britanniques ont déjà attaqué Lens en éclaireurs. Trois appareils ont longé la grande rue à hauteur des maisons et ont criblé de grandes un régiment bavarois.

Pendant ce temps, deux compagnies bavaroises étaient dispersées par un seul avion, et un escadron de Hussards poméraniens était à moitié anéanti par un autre appareil.

Les exploits de « Saint-George » tank anglais

LONDRES, 16 avril. — L'exploit d'un tank anglais à Wancourt et à Heninel suffirait à rendre fameuse la capture de ces deux villages au sud-est d'Arras.

Voici les faits. Notre infanterie était arrêtée par un feu nourri de mitrailleuses qui, entrecroisées dans les pentes d'une colline, semaient la mort dans son flanc gauche, à l'extrémité sud de l'endroit où elle avait traversé la ligne Hindenburg dans le secteur d'Arras.

On appela un tank à la rescousse. Il partit seul « en mission ». Il commença par longer la ligne Hindenburg dont il laissa tous les obstacles, tandis que les balles tapaient sur sa cuirasse, comme des grêlons sur un toit de zinc.

Les défenses faites plates, « Saint-George », le tank, fit une courbe gracieuse et recommença en sens inverse un nouveau sillon. Ce nivelage terminé, « Saint-George » s'en alla vers le nord, du côté des repaires, sur la pente d'où venait tout le mal. Le feu ennemi, qui avait cessé, reprit de plus belle.

Un grand nombre de balles cherchaient à toucher le monstre sous sa visière. Mais les mitrailleuses de « Saint-George » se mirent à faire de si terribles ravages que les Allemands n'eurent plus qu'à s'abriter et à attendre qu'on les fit prisonniers. Et l'infanterie anglaise fut libre de poursuivre sa course.

Mais « Saint-George » n'était pas encore satisfait. Il s'en alla vers Wancourt, devenu forteresse, et y fit un trajet sinueux, y entrant et s'éloignant tour à tour, et toujours crachant un feu terrible. Car « Saint-George » est un peu dragon, lui aussi.

Ce voyage exempt de monotonie dura tout le jour et la nuit suivante et encore le jour suivant. Il mena « Saint-George » dans un second village et au fond d'un valon, puis sur des pentes tenues par l'ennemi.

A la fin, battu et las comme un navire qui craint le naufrage, ses caisses à munitions à plat, le tank montra ses talons à l'Allemand et regagna sa base.

SITUATIONS Brochure envoyée franco, PICIER, Boulevard Poissonnière, 19

POUR « ENCERCLER » LA RÉVOLUTION RUSSE

De von Lucius au comte Czernin

L'Allemagne et l'Autriche cherchent à encercler la révolution russe. Elles le font avec une précipitation et un manque de tact qui montrent une fois de plus à quel point elles sont avides d'obtenir la paix.

La manœuvre actuelle se décompose en deux temps. Prenant texte des déclarations du gouvernement provisoire sur les buts de guerre de la Russie, le comte Czernin lui propose une conversation officielle. « Nous sommes d'accord », dit-il. Le programme extérieur de la révolution russe est le nôtre. Evidemment, si l'Autriche-Hongrie veut faire une Pologne et une Bohême libres et restituer la Serbie dans son indépendance et ses droits, alors l'Autriche est d'accord avec la nouvelle Russie. Mais personne n'aura la naïveté d'admettre que l'Empire austro-hongrois ait un seul instant l'idée de se soumettre à des conditions qui signifieraient pour lui le démembrement et la mort.

C'est pourquoi les empires germaniques s'empressent de doubler l'offre théorique du comte Czernin par une opération plus positive et aussi plus louche. A Stockholm, sous la direction occulte de von Lucius, qui avait déjà su causer avec Protopopof, des « conférences » sont organisées, pour lesquelles on a fait venir non seulement des pacifistes de Pétersbourg, mais aussi des révolutionnaires russes, exilés de longue date, et qui ont perdu le contact avec leur pays. Cette petite troupe a obtenu à Berlin des sauf-conduits pour venir de



VICTOR ADLER

Suède à travers l'Allemagne. Arrivés en Suède, ces singuliers Russes ont fait aux journaux des déclarations germanophiles. Voilà un début qui va lourdement hypothéquer les conférences de Stockholm, sans compter que les jeunes-socialistes suédois, adversaires de M. Branting, doivent y prendre part. La révolution russe, nationale dans son principe et dans ses causes, ne pourra pas se reconnaître dans le coup monté de Stockholm.

Sans doute, il faut tenir compte du courant pacifiste qui existe dans les partis extrémistes de Russie. Il ne faut pas en exagérer l'importance. Le fait que les empires germaniques recourent à deux moyens à la fois pour lancer leur idée de paix séparée avec la Russie nouvelle suffit à montrer que l'un ne leur paraît pas meilleur ni plus sûr que l'autre.

Jacques BAINVILLE.

LA BARQUE DU « CAMILLA »

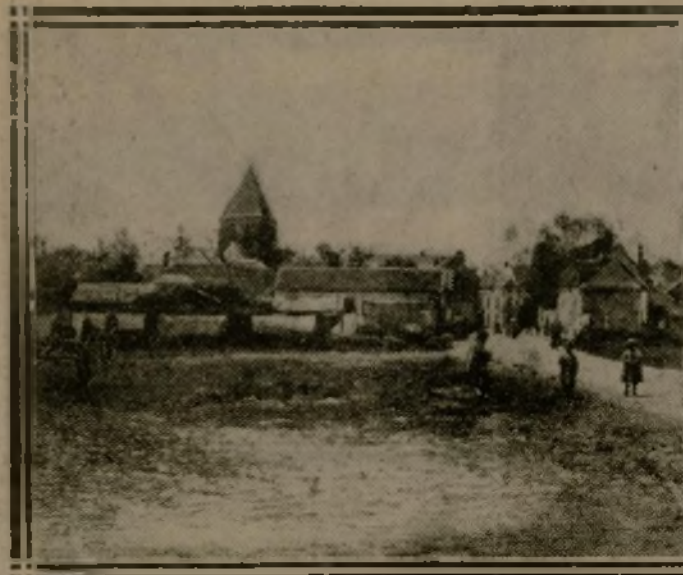
STOCKHOLM, 16 avril. — Des détails très émouvants sont publiés par les journaux sur le torpillage, par un sous-marin allemand, du vapeur norvégien Camilla, qui transportait des vivres pour la commission du ravitaillement belge.

Une partie seulement des hommes de l'équipage fut sauvée, parmi lesquels trois Suédois. Onze d'entre eux avaient pris place dans une petite barque.

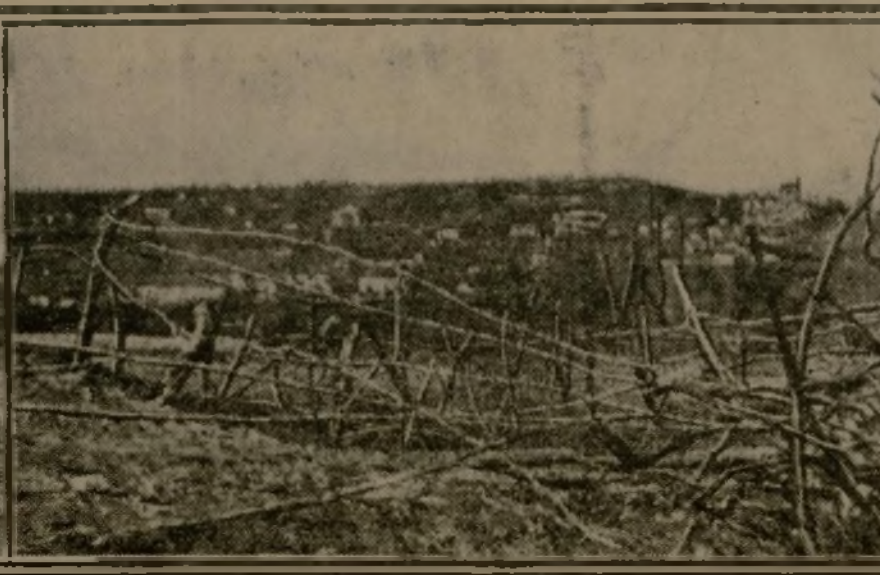
Le froid était tellement vif que cinq ne tardèrent pas à mourir l'un après l'autre. Pendant six jours la petite barque erra sur les flots, en pleine tempête. Lorsque les vivres furent épuisés, les survivants décidèrent de manger le chien du bord, dont ils burent le sang.

Lorsqu'ils furent recueillis par un vapeur, un seul des naufragés pouvait encore se tenir debout. Un autre dut être immédiatement amputé des deux jambes. (Radio.)

QUELQUES-UNS DES PAYS LIBÉRÉS PAR NOTRE AVANCE D'HIER



ENTRÉE DE CORBÉNY



CRAONNE. — VUE PRISE DES LIGNES FRANÇAISES



LA GRANDE RUE DE JUVINCOURT

L'ILLUSION

PAR

GEORGES MONTIGNAC

Jean Mornères venait de terminer le dernier chapitre de son nouveau roman, *L'Eternelle incomprise*.

Avec un soupir de soulagement, il avait posé sa plume et, renversé dans son fauteuil, il caressait lentement sa barbe grisonnante.

Il venait de dépasser la cinquantaine, en pleine maturité de son talent. Ses romans étaient les livres de chevet de toutes les femmes qui ont souffert ou qui ont cru souffrir par l'homme. Son dernier-né était là, sur son bureau, composé de longs feuillets couverts d'une fine écriture. Mornères le soupesait machinalement.

A ce moment, son valet de chambre ouvrit la porte et lui remit un pneumatique. Ecriture féminine : il hésita à l'ouvrir. Il recevait tellement de ces épîtres, qu'il avait pris le parti de laisser à son secrétaire le soin d'ouvrir son courrier.

Il rompit cependant l'enveloppe et parcourut le billet. Il était signé d'un simple prénom :

« Monsieur,

» Lirez-vous cette lettre? Vous devez en recevoir en si grand nombre! Pourtant, vous pouvez me rendre un service sans prix en me sacrifiant quelques minutes. Dans vos romans, que je sais par cœur, vous défendez à l'homme la femme contre l'égoïsme masculin; vous excusez ses rancunes contre l'organisation sociale; vous écoutez, comme un confesseur, ses moindres défaillances et vous absolvez ses fautes. C'est pourquoi j'ai bon espoir que vous lirez ces pages de mouches et que vous m'accorderez la faveur in extremis que je sollicite. »

Mornères s'était arrêté, intéressé malgré lui par cette lecture, qui sortait de l'ordinaire phraséologie des bas bleus en mal de dévotion leur cœur. Il s'approcha de la fenêtre et continua :

« Je suis mariée à un homme qui n'est pas méchant. Il est pire : il est banal. Après quinze jours de lune de miel poile, il devint pour moi l'être balourd, sans gêne et personnel, qui est le type même de bien des maris. Nous suivons, maintenant, le sentier de la vie comme deux voyageurs qui ne tiennent pas à lier conversation mais qui se retrouvent fatalement aux mêmes points de vue.

Mon ardent désir d'idéal fut ainsi, peu à peu, étouffé par l'égoïsme involontaire de mon compagnon de chambre. Aussi, monsieur, c'est en vous que je me suis réconfortée; j'ai dégagé, dans vos romans, la personnalité toute de bonté et d'indulgence qui doit être la vôtre. Je vous pare de toutes les vertus qui manquent à mon mari; vous êtes le Beau Chevalier et le Prince Charmant de mon enfance.

Encore quelque détraquée en quête de sensations nouvelles, pensez-vous! Non, monsieur, je suis une honnête femme et crois que je ne trahirai pas mon mari. Je pars, d'ailleurs, demain, avec lui, pour le Brésil, et c'est maintenant que je vous supplie de m'accorder une ultime faveur. Au moment où je quitterai Paris, j'implore que votre regard me donne le dernier encouragement. Il me semble que, si votre image se grave à ce moment dans ma mémoire, je serai sauvée, car je vivrai, alors, avec le souvenir de cette vision et la bonne parole de vos livres.

Le rapide du Havre part à 2 h. 30; voulez-vous être, aujourd'hui, sur le quai, avec, à la boutonnière, la classique rose rouge des amoureux de la quatrième page des journaux? J'aurai, moi-même, un bouquet d'œillets chair au corsage. Vous me regarderez, et c'est tout. N'est-ce pas que vous ne me refuserez pas cela?

Celle qui ne vit son coin d'idéal que pas vous :

» LOUISE. »

Mornères jeta un coup d'œil sur la glace qui reflétait sa barbe grisonnante et ses yeux fatigués; il fit quelques pas vers son bureau et haussa les épaules. Puis, se ravisant, il gagna l'antichambre, prit son chapeau et descendit lentement l'escalier.

Comme il hélait un taxi-auto, une main lui toucha le bras.

« Eh! cher maître, je tombe à pic! Le vicomte de Valjour, qui l'interpellait, était un bellâtre à bonnes fortunes qui, sans s'en douter, avait souvent servi de modèle à Mornères.

— Vous venez me voir? fit Mornères. — Oui. Un service à vous demander. — Montez avec moi, vous m'accompagnerez à la gare Saint-Lazare; j'ai une documentation à suivre.

Le taxi-auto les déposa bientôt à la gare, d'où ils gagnèrent le quai d'embarquement du rapide du Havre. Ils étaient très en avance.

Tandis qu'en suivant la file des voyageurs le vicomte exposait la demande

AVIS à la Clientèle
LA SOCIÉTÉ

NESTLÉ

(Lait condensé et farine lactée)

en raison de l'affluence
des demandes, a le regret
de ne pouvoir exécuter
toutes les commandes.

LES BALLETS RUSSES A PARIS

Depuis le printemps de 1914, la célèbre troupe de M. Serge de Diaghilev n'avait donné, entre deux déplacements à l'étranger, qu'une seule représentation à Paris, au bénéfice de la Croix-Rouge anglaise. Grâce à la bienveillance de l'infatigable organisateur des plus magnifiques spectacles qui aient jamais été donnés à Paris, un comité d'œuvres de guerre, présidé par la comtesse A. de Chabrillan, a obtenu une nouvelle représentation extraordinaire, en matinée, pour le 2 mai prochain.

La troupe, qui est arrivée d'Amérique au grand complet, après plusieurs mois de succès ininterrompus, donnera le 2 mai, avant d'embarquer pour la République Argentine, des ballets inédits, d'une formule toute nouvelle et d'une originalité qui représente le travail de deux années. D'autres ballets du répertoire qui a fait la réputation de la compagnie de M. de Diaghilev dans le monde entier accompagneront ces créations sensationnelles.

C'est en matinée que la représentation aura lieu, pour lui conserver le caractère que les circonstances lui imposent, et le montant de la recette sera versé tout entier à des œuvres de guerre.

Parmi les personnes faisant partie du Comité ou ayant déjà retenu des loges, citons : princesse de Lucigne, princesse de La Tour d'Auvergne, duchesse de La Trémouille, duchesse de Guiche, comtesse de Fitz-James, comtesse Tyszkiewicz, marquise de Chaponay, comtesse du Bourg de Bozas, M. Paul Dupuy, Mme Philippe Berthelot, duchesse de Laynes, Mrs Bell, M. le général Brugère, M. Nepoty, préfet des Ardennes, M. Ch. Humbert, sénateur de la Meuse; Mrs Tuck, princesse Soutzo, princesse Callimachi, princesse Ed. de Polignac, comtesse E. de Beaumont, duchesse de Lévis-Mirois, Mrs Wood Bliss, Mme A. Daudet, princesse Sapieka, princesse Galitzine, Mme de Poliakoff, marquise de Ludre, Mrs Harry Lehr, Mme Fenaille, comtesse de Jumilhac, princesse de Ligne, Mme de Goloubew, princesse L. Murat, comtesse de Lubersac, comtesse Gabriel de La Rochefoucauld.

On peut retenir des places chez la comtesse A. de Chabrillan, 8, rue Christophe Colomb, ou au théâtre du Châtelet, où un bureau spécial est ouvert.

INFORMATIONS

— Dimanche prochain, à 2 h. 30, aura lieu, en la basilique de Saint-Denis, sous la présidence de S. Em. le cardinal Amet, la cérémonie de la levée de l'oriflamme, qui n'a pas eu lieu depuis la bataille de Valmy (1792). Cette oriflamme est l'ancienne bannière de l'empereur Constantin, qui porte la devise : « In hoc signo vinces ». C'est au cri de guerre « Montjoie Saint-Denis! » que cette oriflamme fut autrefois déployée à Bouvines et dans maints autres combats.

M. Aimond, sénateur de Seine-et-Oise, rapporteur général du budget au Sénat, est dans un état de santé qui donne à son entourage quelques inquiétudes. Les dernières nuits ont été assez mauvaises.

M. André Payer, conseiller municipal du dixième arrondissement de Paris, vient d'être blessé devant Saint-Quentin. Quoique atteint aux jambes et à la tête — particulièrement à l'œil gauche — son état est, actuellement du moins, sans inspirer de grandes inquiétudes.

NAISSANCES

— Mme Louis Masquelier a donné le jour à une fille : Claude.

DEUILS

— On annonce la mort du capitaine aviateur Robert Martinet, qui vient de succomber, à Salonique, des suites d'un accident d'avion, au cours d'un vol d'essai.

Le capitaine Martinet, qui s'était classé parmi nos meilleurs pilotes avant la guerre, avait fondé une école d'aviation.

Il était, en Orient, chargé de la réception des appareils destinés à notre armée.

Hier ont été célébrées, au temple de l'Oratoire, les obsèques de la baronne Philippine de Bourgoing, mère de Mme Lyautey et belle-mère du général, ancien ministre de la Guerre. Le service a eu lieu dans la plus stricte intimité; néanmoins, un certain nombre de personnalités étaient venues apporter leurs condoléances à la famille.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Boulogne-sur-Seine.

Nous apprenons la mort :

Du comte d'Aramon, pilote aviateur de l'escadrille 34, fils aîné du marquis d'Aramon et de la marquise, née La Bastide, mort glorieusement au retour d'un réglage de tir sur les lignes ennemies. Son frère, le comte Hubert d'Aramon, a succombé dernièrement à la suite d'une maladie contractée au front.

De M. Edouard Taillefer de Lioncourt, juge d'instruction à Bordeaux;

De M. André Poupard, sous-lieutenant au 7^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, tombé au champ d'honneur, à 22 ans;

De M. Jean d'Héricourt, sous-lieutenant aviateur, fils du feu marquis d'Héricourt, ancien ministre plénipotentiaire, et de la marquise, qui avait été déjà éprouvée par la mort de son gendre, M. de Mazin, tué à l'ennemi, et par celle de sa fille, survenue dans un terrible accident, à l'hôpital de La Glacière;

Du baron Guy d'Ussel, sous-lieutenant au 80^e d'infanterie, commandant la C. M. P., mort pour la France;

De Mme Ravau, veuve du notaire, qui a succombé en son domicile, boulevard Saint-Germain. Elle était la mère de M. Lucien Bordet et de M. Charles Ferrand, ingénieur en chef de la Marine, en retraite.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Le général Malleterre vient de quitter Nice après un séjour de deux semaines sur la Côte d'Azur, spécialement motivé par la mission qu'il s'était assignée, de rendre compte de l'œuvre accomplie par l'Association nationale des Orphelins de la guerre. Il a visité tous les établissements de Saint-Jean Cap-Ferrat, Mont-Boron, La Fontaine, Juan-les-Pins, Cannes, où sont recueillis et élevés plus de 1.500 orphelins de la guerre.

— Le colonel Pellegrin, gendre du maréchal Joffre, est en ce moment dans une formation sanitaire de Nice. Grièvement blessé par des éclats d'obus à la fin de mars, dans un combat sur l'Aisne, alors qu'il commandait le d'infanterie, ce vaillant officier vient d'être placé à l'état-major d'une armée.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— S. A. R. le duc d'Aoste, après avoir passé quelques jours en congé à Naples, est reparti au front reprendre le commandement de son armée. S. A. R. la duchesse d'Aoste prolonge son séjour à Naples.

— Le grand poète Gabriele d'Annunzio, qui est à présent complètement rétabli, a demandé à reprendre du service au front.

MONSIEUR, m'a dit ce paysan que j'ai tout à l'heure rencontré sur la route, on me dit de semer du blé. Les murs du pays sont couverts de belles affiches. Tous ces messieurs-là, qui les ont signées, sont assurément des gens capables. Je ne dirai pas le contraire. Ils sont tous anciens ministres, présidents de ci, présidents de ça. Et je comprends bien leur idée. Ils disent : « Semez du blé, pour qu'on ne soit pas obligé d'en acheter ailleurs. » Ça, c'est très bien. Il n'y a pas à dire : c'est très bien. »

J'attendais le mais, qui, à mon jugement, ne tarderait pas. Il tarda. Les paysans n'ont pas dit leur opinion tout de go. Ils préfèrent qu'on la devine. Et si on se trompe, ils ne rectifient guère. Ils pensent seulement qu'on n'est pas bien malin.

Donc, mon homme se tut. Et je tâchai de lui arracher son mais.

Oui, dis-je, c'est très bien. Il faut semer du blé. Tout le monde comprend cela. Et, vous, d'ailleurs, vous en avez toujours semé. L'affiche n'est pas pour vous.

Oh! pour ça, j'en ai semé plus que mon compte. Ça vient bien, le blé, par ici. Tenez, là-bas, j'ai deux grands champs. Vous les connaissez bien, près du petit chemin? J'ai fait jusqu'à...

Et il m'énuméra des quintaux. Il dit que son père avait eu encore, de meilleures récoltes, sans cependant qu'on puisse dire qu'elles étaient absolument meilleures. En un sens, elles l'étaient. En un autre sens, elles ne l'étaient pas. Dans ce temps-là, on vendait six francs ce qu'on n'aurait pas pour vingt francs à l'heure actuelle. Etc., etc.

Je subis ce déluge de renseignements imprécis. Et puis je dis encore :

Enfin, c'est une bonne culture. Vous n'aurez pas de peine à suivre les conseils de l'affiche.

Oh! pour une bonne culture, elle n'est pas mauvaise. Bien sûr, on ne gagne pas des mille et des cents. Mais enfin, pourvu qu'on ne perde pas trop!... Comme, par exemple, le grand Vachot, qui avait semé une fois...

J'écoutai patiemment l'histoire du grand Vachot, lequel, vers 1892, subit les plus cruelles infortunes. C'est à peine s'il put rentrer vingt gerbes dans sa grange, et encore prit-elle feu huit jours après.

Il conclut : — C'est pour dire qu'on n'est pas toujours récompensé comme on voudrait. Et le mais ne venait toujours pas.

Enfin, dis-je, pour brusquer le discours, l'important est que nous ayons beaucoup de blé. Même si la guerre se termine cette année...

— A votre avis, demanda-t-il, pour combien de temps y en a-t-il encore?

Mais je ne me laissai pas distraire.

Quelle finisse cette année ou non, il faudra du blé. La paix ne remettra pas du jour au lendemain les choses dans leur ancien état. Vous qui avez de l'influence, vous devriez le dire à tout le monde. Il faut du blé, le plus de blé possible.

Il se gratta la tête sous sa casquette.

Ben oui, dit-il. Je comprends bien.

Mais...

Ah! c'était enfin le mais. Je ne respirai plus.

... Mais l'année dernière, j'en avais beaucoup, du blé. Quand je dis beaucoup, je veux dire pas mal. Enfin, vous comprenez. Peut-être un petit peu plus que d'habitude, quoi! Je le rentre. Tout est bien. Et puis voilà que l'autorité militaire est venue me le réquisitionner...

Oh! dis-je, évidemment, on le réquisitionne; mais qu'est-ce que cela peut vous faire, puisqu'on vous le paie?

Ce n'est pas ça, dit-il. On me l'a réquisitionné, et puis on l'a laissé dans ma

grange. Je n'ai pas le droit d'y toucher. Personne ne vient me le prendre, et alors il commence à pourrir. C'est là encore pour le perdre, monsieur, qu'on me dit de semer du blé? Louis LATZARUS.

Désillusion

On apprend le mort, à Varsovie, du docteur Zamenhof, l'inventeur et l'apôtre de l'esperanto.

Cette langue universelle était dans son



DOCTEUR ZAMENHOF

esprit, et dans celui de ses fidèles — car il avait de nombreux adeptes, et des plus convaincus — un lien entre tous les peuples, un gage certain de paix.

Le docteur Zamenhof serait-il mort d'une désillusion?

L'émouvant avis

Le *Cri de Guerre*, journal du 23^e régiment d'infanterie territoriale, que dirige notre confrère Emmanuel Bourcier, publie en tête de son numéro — qui nous est arrivé hier — ces simples lignes :

AVIS

L'action engagée oblige le *Cri de Guerre* à paraître brièvement sur une feuille. Nos lecteurs excuseront. Bonne chance à tous.

Oui, bonne chance à tous!

De Compiègne à Saint-Quentin

« Le pays, de Compiègne à Saint-Quentin, est très joli, même beau, et très riche. Tout le long de la route, on voit de petites collines remplies d'arbres fruitiers qui sont en ce moment tout en fleurs, et des champs qui offrent le plus beau vert qu'on puisse s'imaginer, et qui sont coupés par de petits ruisseaux bordés de saules. On y voit aussi beaucoup de hameaux et de villages, et, ce qui me frappa le plus, ce fut la grande quantité de moulins à vent. »

Hélas! de Compiègne à Saint-Quentin, on rencontre surtout des ruines aujourd'hui et nous savons à quel fruitement les Barbares soumettent les arbres fruitiers, les hameaux et les villages.

Ces lignes furent écrites, il y a exactement cent sept ans, par l'impératrice Marie-Louise qui accompagnait en voyage l'empereur Napoléon I^{er} allant inaugurer le canal de Saint-Quentin.

Le glorieux tribut

En quoi peut bien consister le « tribut andorrien » à la France que sont venus apporter hier — comme tous les ans — à Perpignan, le syndicat général du Val d'Andorre, accompagné de deux conseillers et du viguer?

Cette formalité, nous dit une dépêche, a été l'occasion pour les délégués andorrans de renouveler, en présence du préfet des Pyrénées-Orientales, leur serment de fidélité à la France et d'apporter les vœux de la République d'Andorre pour la victoire de la France et de ses Alliés. Le préfet des Pyrénées-Orientales les a remerciés et leur a offert une coupe de champagne.

COMME LE TEMPS PASSE... par W.-L. Jacobs



— Sapristi! j'ai raté le dernier tramway!..

(Judge.)

Ayuntamiento de Madrid

d'une mondaine amie, au sujet d'un autographe, Mornères examinait un à un chacun des compartiments. En passant devant un wagon, il vit sur le quai une silhouette de femme élégante, près d'un gros homme, à l'aspect dolent, qui fumait un cigare. La jeune femme portait un cache-poussière auquel était attachée une touffe d'oeillets chair. Sa physiologie fine et intelligente, semblait concentrée dans des yeux magnifiques, qui dévisageaient rapidement les arrivants.

Mornères prit le bras de Valjour et remonta lentement vers la sortie. En passant devant l'éventaire de la fleuriste, il s'arrêta.

— Mon cher, je vous prends en défaut. Comment avez-vous pu sortir sans une fleur à la boutonnière ?

Déjà le maître choisissait une rose rouge qu'il épingla lui-même au revers du veston du vicomte. Puis il ramena son compagnon vers le train du Havre.

La jeune femme, très pâle, était maintenant à la portière du compartiment, tandis que son mari s'adossait dans le couloir.

Elle aperçut les promeneurs à quelques mètres seulement et rougit violemment, tandis qu'une joie intense éclairait ses yeux. Les deux hommes passèrent ; mais le mouvement de l'inconnue n'avait pas échappé à Valjour, qui se retourna en murmurant :

LES BLEUETS DE LA CLASSE 18

ILS PARTENT

Et ce départ fut charmant, joyeux, jeune, réconfortant à souhait. Aux gares, dans le Métro, pendant toute la journée on vit défilier ces colonnes bruyantes et chantantes qui évoquaient l'avant-garde d'un monde d'étudiants en liesses de conscrits allant en guerre.

Et pourtant on devinait chez ces jeunes gens la préoccupation de paraître déjà militaires.

Pont de tenues débraillées, de gilets bédants, de cravates flottantes. Non, des valises correctes, des imperméables fermés et ceinturés, des bonnets de police. En bandoulière, des musettes, des sacs, pleins de victuailles comme pour les grands frères qui sont au front.

En route, on marche au pas. Dame ! on sait ce que c'est, et beaucoup ont passé par la préparation militaire. On s'assoit sur les marches des escaliers des gares comme on l'a vu faire aux copains glorieux de Verdun ou de la Somme.

L'entraînement militaire de la nation entière est ici actuellement que ceux-là mêmes qui entrent dans la carrière semblent y marcher déjà d'un pas tranquille et assuré.

Par simple imitation de leurs aînés, ces bleuets sont déjà de vieux troupiers.

Aussi pas de beuveries dégradantes : j'ai vu la satisfaction, sur les milliers de jeunes gens que j'ai vus défilier aux gares de l'Est ou de Montparnasse, de ne pas pouvoir en noter un seul dont l'attitude ne fût parfaitement correcte.

Par exemple on chantait, on faisait du bruit et, sous les volutes sonores on retenait les refrains patriotiques à la mode : ils n'ont pas eu Verdun ! Si nous partons, c'est pour la France !

Cette poésie facile de camelot devenait presque grandiose, chantée avec conviction par cette belle et ardente jeunesse. Parfois même le public, pris aussi, reprenait au refrain.

Entre les chansons, c'étaient les luzzis babillois.

— Ça va barder !... on n'attend plus que nous !

— C'est pas le pot de fleurs qu'on va bousculer... c'est la ligne d'Hindenburg !

Et les trains bondés et les rames archipleinées emportent ces espoirs...

ILS ARRIVENT

Nous les avions vus à leur départ, nous les avions vus à leur arrivée.

C'est très simple de crâner devant les mamans et les amis, sur le quai de la gare, mais quelle tête feront-ils, nos bleuets, une fois enfermés dans les murs de la caserne, sous l'œil sévère des chefs, dans les chambres d'apparence peu hospitalière ?

El j'ai été leur rendre visite, au débarqué, à Versailles, à Rueil. J'ai vu les gars « costauds » de l'artillerie lourde et les petits nouveaux nerveux destinés aux assauts.

Tout à-haut, sur le plateau de Salory, une caserne toute neuve, dont le sol à peine fait a été couvert d'une épaisse couche de moquette.

— Il ne faut pas que les jeunes de la classe 18 se mouillent les pieds, me dit-on. Partout je constate le même esprit de prévoyance, mieux encore, de gâterie pour les nouveaux, les gosses, comme les appellent leurs chefs.

Aux cuisines on a préparé un rôt d'honneur.

— Il faut que les jeunes de la 18 soient bien nourris !

Dans les lavabos, il y a de l'eau chaude et les lits se composent d'un sommier complet, d'un « sac à viande » — comprennent un sac de couchage — tout neuf et de deux couvertures.

— Il ne faut pas que les jeunes de la 18 aient froid.

Dans la cour centrale, réunis en groupe serré, ceux qui furent l'objet de ces sollicitudes ne semblent pas se rendre compte de tout ce que l'on a fait pour eux. Ils ne s'occupent que d'une chose. Leurs questions aux chefs, aux anciens sont toujours les mêmes :

— Combien de temps va-t-on nous laisser ici ? Quand nous enverra-t-on au front ? Nous ne sommes pas venus pour moisir au dépôt ; nous voulons aller bien vite à la bataille !

Attendez au moins de savoir quelque chose, leur dit un maréchal des logis. On veut des soldats au front, des vrais.

— C'est bon ! nous le deviendrons... mais nous ne dépêchons de faire de nous des soldats.

Au moment où je quittai la caserne, j'entendis, dans une chambre, des imprécations et des jurons énergiques.

C'était un vieux, un vétéran, qui a eu moins de mois de service. Il grognait parce qu'on lui avait pris son lit et ses couvertures.

— C'est pour les jeunes de la classe 18, lui disait son brigadier, parait-il faut les loger, ces chouchous.

— Et nous alors ? demandait l'ancien.

— Nous, répondit le gradé, nous, c'est plus des lits qu'il nous faut, ni des couvertures... c'est la gloire !

— Délicieuse cette petite femme ! Si je n'avais pas quelqu'un à déjeuner...

Ils repassaient devant le wagon. Accoudée à la portière, l'inconnue fixa un instant le vicomte, et Mornères sentit, dans ce regard, une caresse et une gratitude inconnues.

On fermait les portières. Mornères s'était arrêté à la hauteur du wagon, continuant la conversation commencée, que le vicomte écoutait distraitemment, tourné vers la voyaguse.

Un coup de sifflet strident, le train se mit en marche.

L'inconnue s'était redressée. Le wagon passa devant les deux hommes. Elle se pencha et s'accouda de nouveau à la portière, les fixant du regard.

— Si j'avais su, j'aurais plaqué mon déjeuner, fit de Valjour.

— Saluez, mon cher ami, répondit Mornères d'une voix grave.

Et le vicomte salua comme il savait saluer une femme.

L'inconnue se pencha encore, puis agita le bras et bientôt le train disparut au tournant du quai.

— Mon cher, vous venez, sans vous en douter, de faire la meilleure action de toute votre vie d'amoureux.

Et comme le vicomte le regardait, surpris, Mornères ajouta :

— Vous avez ancré, dans le cœur d'une femme, sa dernière illusion.

Georges MONTIGNAC.

M. Brand Whitlock est notre hôte depuis hier

L'ambassadeur des Etats-Unis en Belgique va reprendre son poste au Havre

M. Brand Whitlock, ambassadeur des Etats-Unis en Belgique, accompagné de Mme Whitlock et de M. Piss, attaché d'ambassade, est arrivé, hier matin, à Paris, venant de Suisse.

Il a été reçu à la descente du train par M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, et par M. Carré, sous-directeur du protocole.

Le diplomate qui a rendu à la Belgique



M. BRAND WHITLOCK Photographé hier à son hôtel

envahie d'émouvants services, en s'occupant, avec le comité hispano-américain, du ravitaillement de la population, quittera demain Paris pour le Havre, où il résidera près du gouvernement belge installé à Sainte-Adresse.

Le 4 juillet prochain, il prononcera, à Paris, un important discours officiel sur le tombeau de la Fayette.

Par le même train est arrivé le consul des Etats-Unis à Varsovie, M. de Soto Hernandez, venant d'Udine.

Tenu à la plus grande discrétion jusqu'à ce que son rapport concernant la situation actuelle de la Belgique ait été adressé par lui à son gouvernement, M. Brand Whitlock se refuse à faire la moindre déclaration à ce sujet.

— De retour en France, dit-il, après une absence qui s'étendit durant ces trois ans de tragédie, c'est pour moi un réconfortant spectacle que celui qui s'offre à mes regards de contempler réunis le drapeau français et l'étendard américain.

— Vous savez que Franklin disait communément que tout homme avait deux patries : la sienne et la France. Cela est tout à fait exact, surtout pour nous, qui dès notre plus tendre enfance avons commencé d'aimer la France, que nous ne connaissons que par l'admirable histoire de Lafayette et de l'indomptable, que nos parents et nos maîtres nous avaient contée.

— Nous devinons de la sorte citoyens de cette France magnifique, où règne l'esprit de ceux qui ont la culte de l'humanité et de la liberté.

— La France, dans les jours de lutte qu'elle vient de vivre, a conquis la force qui lui était nécessaire pour réaliser ses légitimes aspirations. Tous, nous lui adressons notre vivant hommage ainsi que le fit notre président dans les termes si élevés de son message.

— Je suis heureux de me retrouver à Paris, Paris qui est devenu aujourd'hui la capitale des cœurs humains. La France ne les a-t-elle pas tous conquis pour leur donner la liberté ?

LE MAIRE D'ELBAIR A L'ELYSEE

Nous avons dernièrement parlé de l'initiative prise par les habitants de la petite ville bretonne d'Elbair, en Espagne, qui ont abandonné une journée de leur salaire au profit des orphelins français de la guerre : la somme recueillie s'élevait à 34.400 francs.

Le maire d'Elbair, M. Nolasco Astaburuza, accompagné du célèbre peintre Zubizarra, a été reçu hier après-midi, à l'Elysée, par le Président de la République, qui lui a remis le diplôme de son administration.

UNE EXPOSITION D'AZALÉES

La Ville de Paris vient d'ouvrir une exposition d'azalées dans ses serres de Boulogne-sur-Seine. Le public est admis à la visiter, tous les jours, de 10 h. à 6 h., jusqu'au 22 courant.

Une centaine de variétés y sont représentées, dont les plus intéressantes sont les « épiroïdes », d'origine belge, d'une délicieuse couleur rose saumon ; les azalées « timbre », d'un beau rouge écarlate, et les « Marie Van-Houtte », d'une délicate teinte crème pâle.

THÉÂTRES

« L'AMAZONE » EN ITALIE

Un de nos confrères avait annoncé que *L'Amazone* avait été interdite en Italie, où son admirable interprète Mme Réjane avait projeté de la faire applaudir. Cette nouvelle est démentie et on dit, au contraire, que cette pièce — qui n'avait pas, tout d'abord, obtenu le visa, et comme le laissez-passer de notre sous-secrétariat des Beaux-Arts — a été fort bien accueillie par les salles italiennes. M. Henry Bataille avait, du reste, remis son ouvrage sur le métier, ajoutant et effaçant, selon le conseil de Boileau, afin de donner à cette œuvre, née de la guerre, moins d'apreté dans quelques-uns des détails qui avaient pu la faire critiquer. — V.

Opéra. — En présence du grand succès qui accueillait M. Batistini, la direction a décidé de donner *Hamlet*, une seconde fois, avec la même distribution, à la soirée de dimanche prochain.

Les amateurs de musique ont insisté pour que *Rigoletto*, où le célèbre baryton triompha le mois dernier, fût cette fois donné à un spectacle du jeudi. C'est pour répondre à ce vœu, formulé également par les abonnés, gardant leur préférence pour cette soirée, que le chef-d'œuvre de Verdi a été inscrit au programme de jeudi prochain, avec M. Batistini comme principal interprète.

Le public aura en outre la joie d'entendre l'illustre drôle dans la *Favorita* à la soirée du samedi 21 avril.

Antoine. — Exceptionnellement la Société Shakespeare donnera la semaine prochaine, au théâtre Antoine, quelques représentations du *Marchand de Venise*, à l'occasion du 301^e anniversaire de Shakespeare. La répétition générale en sera donnée le samedi 21 avril, à 2 heures.

Réjane. — La reprise de *Madame Sans-Gêne*, qui servira de rentrée à Mme Réjane, aura lieu, jeudi 19 avril, en matinée et en soirée.

Variétés. — C'est une reprise du *Coup de Téléphone*, la désopilante comédie-bouffe de MM. Paul Gavault et Georges Berr, qui succédera, pour une courte série de représentations, au *Roi de l'Air*, de M. Maurice Hennequin, dont le succès est toujours aussi vif.

M. Max Dearly donnera, en effet, le 1^{er} juin, la première d'une très jolie comédie de caractère pour les représentations de Mlle Berthe Bady. Nous aurons l'occasion de repasser de cette œuvre dont le sujet et la belle tenue littéraire feront un événement théâtral important.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, deuxième et dernier concert supplémentaire Colonne-Lamoureux, avec le concours de Mlle Madeleine Mathieu et M. Ghasne, de l'Opéra-Comique, et Mlle Madeleine Brand, prix d'excellence du Conservatoire en 1916.

Au programme : *Daphnis et Chloé*, fragments symphoniques, de Maurice Ravel.

Hymne de la Saint-Jean d'Été (1^{re} audition), de Paul Lacombe, chanté par Mlle Madeleine Mathieu et M. Ghasne.

Ballade pour piano et orchestre, de Gabriel Fauré, jouée par Mlle Madeleine Brand.

La Quête de Dieu, 2^e et dernière audition, de Vincent d'Indy ; l'historien, M. Ghasne.

Chansons de Murka, d'Alexandre Georges ; 1. *Nuages* ; 2. *Hymne au soleil*, interprétés par Mlle Madeleine Mathieu.

Symphonie en ut mineur, avec orgue, de Camille Saint-Saëns ; de l'orgue, M. Gabriel Pierné.

Le concert sera dirigé par M. Camille Chevillard.

Ce soir :

Opéra, relâche ; jeudi, 7 h. 30, *Rigoletto*.

Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 8 h., *Sapho*.

Odéon, 7 h. 45, *L'Éventurier*.

Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., *Les Nouveaux riches*.

Variétés (Quai, 10-12), tous les soirs, 8 h. 15, *Le Roi de l'Air*.

Gymnase, 8 h. 45, *La Volonté de l'homme*.

Antoine, 8 h. 30, *Monseigneur Bevelley* (jeudi, vendredi, samedi, dimanche).

Renaissance, 8 h., *Le Minaret*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Gaité-Lyrique, 8 h., *La Fille de Mme Angot*.

Trion-Lyrique, 8 h., *Le Grand Mogol*.

Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, *La Jeunesse de Louis XIV*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *Lili*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Le Nouveau Scandale de Monte-Carlo*.

Châtelet, 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.

Apollon (Central 72-21), 8 h., *Monsieur Vendémiaire*.

Capucines (Tel. Gut. 56-40), 8 h. 30, *Où campent-ils ?* ou *Capucines !* revue ; *Premier succès*.

Eduard-VII, 9 h., *La Folle nuit ou le Dérailé*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *Le Baiser mortel* ; *Un Révélation au Père-Lachaise*.

Th. Michel, 8 h. 45, *Carmenella*.

Scala, jeudi, 8 h. 15, *le Bûle de logement*.

MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*.

Bo-Ta-Glan, 2 h. 30, *la Revue des Bobards*.

CINEMAS

Gaumont-Palace, relâche.

COURS ET CONFÉRENCES

— Jeudi 19 avril, à 4 heures, conférence de M. Louis Barthe, député, ancien président du Conseil : l'effort de la femme française pendant la guerre.

— Samedi 21 avril, à 8 h. 30 du soir, salle de la Société de géographie, conférence de M. Ch. Chenu, ancien docteur de l'ordre des avocats : l'homme et l'histoire d'aujourd'hui, organisé par le Club Alpin Français.

Communiqués

— La photographie de M. André Tardieu, publiée dans notre numéro d'hier, sortait des ateliers de la maison Manuel.

— La *Fraternité des Artistes*, dont la belle exposition, chez Georges Petit, le plus grand succès, reçoit chaque jour des concours désinvoltes.

— C'est ainsi que Mlle Olga Bing vient de publier un original album, *Gestes d'indignité*, qui est mis en vente au profit de cette œuvre de solidarité, présidée avec dévouement par le maître Bonnat.

— Du 20 au 28 avril, de 1 heure à 5, exposition de plans de camps-hôtels, organisée par le Touring-Club de France.

— Aujourd'hui, salle des Fêtes du Grand-Hôtel, à 3 h. 12, assemblée des membres adhérents de la chambre de commerce de Buenos-Ayres.

— La Ligue maritime française organise pour le vendredi 20 avril, à 15 heures, un grand anniversaire de la Seconde, en présence de MM. les membres du gouvernement et de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis, une manifestation nationale en l'honneur des Etats-Unis et de l'ennemi américain le professeur J. Mark Baldwin, représentant de l'Institut de France, président de la Ligue maritime américaine à Paris.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder, copie des articles qu'ils nous adressent.

L'Incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de Guerre en Allemagne

IV GROSS-PORITSCH (Suite.)

Naturellement, je raconte ce que j'ai vu et ce qui m'a été dit. J'affirme sous ma responsabilité la véacité des faits dont j'ai été témoin, mais je rapporte les autres sans aucun commentaire. Cependant, je dois dire que le pauvre instituteur dont j'ai parlé plus haut n'était pas un imposteur. On avait la sensation nette en l'entendant qu'il ne mentait pas.

A Gross-Poritsch, un prisonnier français reçut une lettre de sa femme : cette lettre était parvenue par une voie tout à fait spéciale, que je ne puis révéler, et que j'ai employée pour faire savoir en Espagne ce qui arrivait à un Catalan sujet du roi Alphonse XIII. Dans les camps de prisonniers allemands, il faut s'ingénier à trouver des moyens de communiquer avec l'extérieur. Car les lettres ordinaires elles-mêmes ne sont permises qu'avec certaines restrictions, et au début de la guerre aucune d'elles n'arrivait à destination.

Je disais donc qu'un prisonnier français reçut une lettre de sa femme. Il crut qu'elle venait de Roubaix, où il habitait avec elle avant la guerre. Quels ne furent pas son étonnement et son chagrin quand il vit qu'elle était datée de Cologne !

Sa femme lui disait qu'on l'avait forcée, comme beaucoup de ses pareilles, à quitter Roubaix pour aller travailler en Allemagne, et qu'ayant refusé d'obéir elle avait été enfermée dans une prison civile, où elle était soumise au régime alimentaire suivant : harengs, eau et pain K. K.

Le pauvre Français fut désespéré. Il voulait se casser la tête contre les murs de la baraque. Nous eûmes grand-peine à l'en empêcher.

Un jour on nous dit que si nous voulions construire des étables et nourrir avec nos restes une douzaine de porcs, ceux-ci seraient pour nous et serviraient, une fois engraisés, à améliorer notre ordinaire. Nous acceptâmes. On nous envoya des menuisiers sous les ordres desquels furent construites des étables beaucoup plus confortables assurément que nos baraques.

Les porcs arrivèrent peu de temps après. Lorsqu'ils furent devenus gros et gras, un beau jour on les emmena et naturellement nous n'en vîmes pas apparaître un seul morceau à aucun de nos repas. Nous sûmes plus tard qu'ils appartenaient à un particulier qui avait payé une certaine somme à la commandant pour qu'on les lui engraisât.

Deux prisonniers français furent conduits avec leur consentement — c'étaient des civils — dans les villages français actuellement au pouvoir des Allemands, de Jœuf et de Hornécourt. Ils furent employés à des besognes agricoles et tentèrent de gagner les lignes françaises. Mais on les rattrapa et on les ramena au camp.

Ils nous racontèrent qu'ils avaient rencontré des prisonniers de guerre russes, qui travaillaient dans des mines de fer. Ils étaient nourris par le comité hispano-américain. L'Allemagne les faisait passer, à ce qu'il paraît, pour des civils, afin de les employer au travail des mines sans avoir besoin de subvenir à leur entretien.

Durant les derniers temps que je passai à Gross-Poritsch, nous nageâmes dans l'abondance, car, certains jours, il arrivait jusqu'à six cents colis de vivres.

Nous autres prisonniers civils, nous allions chercher, à la gare, ces paquets avec des chariots. Nous traversions le village et notre présence provoquait chaque jour un véritable tumulte. Des nuées de femmes et d'enfants nous suivaient, en criant :

— Franzose ! Biscuits !

Ils nous demandaient du pain avec tant d'insistance et ils avaient l'air d'en avoir tellement besoin que nous nous munissions, avant de sortir, de pain, de gâteaux secs et autres comestibles, afin de les leur distribuer. C'était vraiment extraordinaire que les prisonniers secourus par la population civile de Gross-Poritsch.

Il se produisait des scènes émouvantes. Les mères nous abordèrent sur la route et nous disaient que leurs enfants avaient faim, et elles nous suppliaient de leur garder quelque chose, car « elles savaient que les Français avaient bon cœur ». Nous leur eussions volontiers donné davantage, mais nous devions secourir les Russes, qui ne recevaient rien et qui mouraient littéralement de faim.

Nos pains blancs et tendres — comme on le sait, on fabrique maintenant un pain spécial, dit « pain de prisonnier », qui ne durcit qu'au bout de plusieurs jours — excitaient la convoitise des soldats et des sous-officiers qui nous gardaient. Pour que nous leur en donnions un, ils nous laissaient des libertés de tout genre. Le règlement en souffrait un peu ; mais ils ne le regrettaient pas et nous non plus.

Il est bien vrai de dire que l'argent fait des miracles. A Zossen, ceux qui possédaient quelques centaines de marks pouvaient tout se procurer.

Ceux qui allaient travailler au dehors se plaignaient des sabots qu'on nous fournissait et qui pesaient près de trois kilos et demi. Ils ne pouvaient pas marcher avec un pareil poids aux pieds. Les sergents français demandèrent en vain de solliciter de leur gouvernement

l'envoi de chaussures plus légères. On s'y refusa.

Un jour, la kommandantur fit appeler un prisonnier français qui semblait avoir une certaine influence sur ses compatriotes. On lui dit que s'il obtenait cinq cents signatures au bas d'un message adressé à M. Poincaré on le mettrait immédiatement en liberté.

Dans ce message, il devait être dit au Président de la République française que son devoir était de demander la paix à l'Allemagne, nation invincible, et qu'il n'avait pas le droit de prolonger la captivité de tant de milliers de Français.

Le prisonnier dit que jamais il ne rédigerait un message de cette nature et que, du reste, si le rédigeait, personne ne voudrait le signer.

Je me suis efforcé de réunir dans ce chapitre tous les souvenirs de mon séjour à Gross-Poritsch. Dans le prochain, je raconterai comment je parvins à recouvrer ma liberté.

(A suivre.) Valentin TORRAS.

(Voir Excelsior depuis le 1^{er} avril)

DOMAINES

Le 26 avril 1917, à 2 heures,

à CHARENTON, Avenue de la Liberté, N° 3

VENTE AUX ENCHERES

de 131.000 kilogrammes de

DECHETS DE CAOUTCHOUC

et de 160.000 kilogrammes d'

Anneaux de gomme de bandages pleins

NE PERDEZ PAS VOTRE TEMPS
Allez tout droit aux magasins qui font des
annonces. Là se trouvent les vraies occasions.

EXCELSIOR

GAGNER 10 fr., ou 100, ou 1.000
avec deux sous est agréable. Cela vous arrivera
un jour, en lisant régulièrement nos annonces.

UN RAID DES CANADIENS AU COURS DE LEUR AVANCE SUR LENS



PRÉCÉDES D'UN OFFICIER, LES SOLDATS S'ELANÇENT EN COURANT VERS LA TRANCHÉE ALLEMANDE, SOUS LES OBUS

Depuis le début de la bataille de la Somme, en juillet 1916, les armées britanniques ont adopté, au moment de la préparation de leurs offensives, les raids de reconnaissance exécutés par quelques poignées d'hommes bien entraînés. Australiens ou Canadiens, ces

sportsmen accomplis se précipitent sur les positions ennemies, constatent les effets du bombardement et ramènent des prisonniers. Cet instantané, pris au cours de l'offensive actuelle, représente des soldats canadiens sortant de leur tranchée, baïonnette au canon.

LA "CLASSE DE LA VICTOIRE" EST PARTIE HIER EN CHANTANT



LA FOULE DES JEUNES CONSCRITS PHOTOGRAPHIÉE HIER MATIN A LA GARE MONTARNASSE AVANT LE DÉPART

Le départ des conscrits de la classe 18 a donné, hier matin, une animation émouvante aux gares parisiennes. La musette au dos et la boutonnière fleurie, les soldats de demain sont partis joyeusement et dans un ordre parfait en chantant la « Marseillaise ». Les

premiers trains se sont ébranlés dès sept heures, et toute la matinée les départs se sont succédé dans le même enthousiasme. Cette photographie prise à la gare Montparnasse représente les conscrits qui ont été dirigés sur les casernes de Bretagne et du Sud-Ouest.